

LE
MODÈLE DU PRÊTRE.

ÉLOGE FUNÈBRE DE JOSEPH GRAZIOSI,

CHANOINE DE L'ARCHIBASILIQUE DE LATRAN;

Prononcé dans l'église de Saint-André della Valle,

le 2 octobre 1847,

PAR LE R. P. D. JOACHIM VENTURA,

ex-général des Théatins, Conseiller de la sacrée Congrégation des Rites et
Examinateur des Évêques et du Clergé romain.

TRADUIT PAR M. F. CLAVÉ.



*Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui
juxta cor meum et animam meam faciet; et
ambulabit coram Christo meo cum otis diebus.*

I. Reg., II, 135.



PARIS.

SAGNIER ET BRAY, LIBRAIRES ÉDITEURS,
Rue des Saints-Pères, 64.

—
1848

LE
MODÈLE DU PRÊTRE.

De toutes les fonctions dont les hommes sont revêtus et par lesquelles ils se distinguent entr'eux dans la société, les plus augustes dans leur origine, les plus nobles dans leur exercice, et les plus précieuses dans leur but, sont certainement les fonctions ou la dignité du sacerdoce.

Toutes les autres fonctions ont leur principe ou dans une loi de la nature, ou dans une nécessité de l'ordre civil ou politique, ou dans une institution purement humaine : le sacerdoce, lui seul, vient de la consécration divine. Toutes les autres fonctions concourent à régler les relations réciproques des hommes : le sacerdoce, lui seul, préside aux relations des hommes avec Dieu, et des hommes entr'eux dans l'ordre divin. Toutes les autres fonctions se bornent à présider au bien-être des hommes dans le temps : le sacerdoce, lui seul, a pour objet la béatitude dans l'éternité. Oui, dit saint

Chrysostome, la dignité sacerdotale laisse bien loin derrière elle, par rapport à la noblesse et à l'importance, la dignité royale ou impériale elle-même.

Mais, hélas ! comme il n'est pas d'amertume plus grande que celle qui s'engendre de l'altération d'une matière douce, de même il n'y a pas de plus grande perversité que celle qui naît de la corruption de ce qui est excellent : *corruptio optimi pessima*. Le sacerdoce, selon qu'il est légitime ou usurpé, éclairé ou ignorant, saint ou corrompu, fidèle ou parjure, est donc le baume ou la peste, le soutien ou le fléau, l'édification ou le scandale, le salut ou la ruine, la gloire ou l'opprobre, la précieuse source de tous les biens, ou l'origine funeste de tous les maux des hommes et de la société.

Voilà pourquoi toutes les sollicitudes de l'Église, les législations de tous les gouvernements, les vœux et les plus pressantes nécessités de tous les peuples, sont de provoquer la sainteté, la justice, la science, l'honneur du sacerdoce. Voilà pourquoi Dieu lui-même, comme il nous l'apprend dans les Écritures, a soin de susciter, de temps en temps, des prêtres fidèles qui remplissent ses intentions et adoptent ses sentiments, qui marchent avec persévérance dans les voies des exemples de Jésus-Christ : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum et animam meam faciet; et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.*

Or, un de ces prêtres fidèles, que Dieu va tou-

jours formant lui-même dans son Église, pour servir d'exemple aux autres, pour le bien des peuples et pour la gloire de la religion, Rome le possédait dans l'homme dont elle pleure la mort prématurée, dans le savant et bien-aimé chanoine D. Joseph Graziosi, le catéchiste des enfants et l'oracle des docteurs, le directeur universel des consciences et le flambeau des écoles, l'ami du peuple et le modèle du clergé; cher à Dieu et aux hommes par les éminentes qualités de son âme, par les œuvres du ministère ecclésiastique qu'il exerça sur les traces et avec l'esprit de Jésus-Christ, et par conséquent l'un de ceux qui ont été désignés et compris dans l'oracle divin : *Suscitabo mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum et animam meam faciet; et ambulabit coram Christo meo cunctis diebus.*

La mémoire d'un prêtre si recommandable devait être honorée par le peuple et par le clergé de Rome d'une manière toute particulière. C'est pour cette raison qu'a été ordonnée et disposée cette solennelle cérémonie funèbre; c'est pour cette raison qu'on a voulu m'accorder l'honneur de rappeler combien elle est méritée : j'ai reçu la charge de justifier la douleur commune.

Afin donc que mon discours ne soit pas seulement un stérile tribut de louanges payé à un mort, mais qu'il tourne au profit et à l'édification des vivants, dans le simple exposé de ce qu'il fut et de ce qu'il fit, je me propose de vous montrer le type, le modèle du véritable prêtre; et par là de m'en-

courager de plus en plus moi-même, de vous encourager tous, mes vénérables confrères dans le sacerdoce, à imiter la vie de celui dont nous déplorons la mort, et à devenir des prêtres vraiment fidèles, de chacun desquels le Seigneur puisse dire avec complaisance : *Suscitavi mihi sacerdotem fidelem, qui juxta cor meum et animam meam facit, et ambulat cunctis diebus coram Christo meo.*

PREMIÈRE PARTIE.

Nous trouvons dans l'Évangile deux profondes vérités, révélées par le Sauveur du monde, concernant l'économie des âmes. L'une, quand il dit aux juifs : Vous êtes les fils du démon, et par vos vices vous vous étudiez à remplir ses désirs : *Vos ex patre diabolo estis; desideria ejus vultis perficere* (Joan. 8); l'autre, quand il dit à ses disciples : Ma nourriture est de faire la volonté de mon père et de conduire à bonne fin son œuvre : *Meus cibus est ut faciam voluntatem patris mei, ut perficiam opus ejus* (Ibid. 4).

D'après ce langage de la Sagesse incarnée, on voit clairement qu'il y a deux missions dans le monde : l'une vient du ciel, l'autre de l'enfer; l'une est de Dieu, l'autre est du démon; l'une est de salut et de vie, l'autre de perdition et de mort. L'une et l'autre, pour être exécutées, consommées,

accomplies sur la terre, ont besoin de l'action extérieure et visible, du ministère des hommes; et les hommes remplis de l'esprit malin sont les ministres de celle-ci, tandis que les prêtres animés du zèle de Jésus-Christ sont les ministres de celle-là.

En effet, de même que, d'après la parole de Salvien, le démon cherche et s'attache les hommes de scandale, en qualité d'organes, pour opérer la ruine des âmes : *Dæmones organa sua quærent, per quæ operentur*; de même, selon saint Paul, Jésus-Christ suscite et se forme, dans les vrais prêtres, comme autant d'aides pour les sauver : *Dei enim adjutores sumus*.

Mais, hélas! le succès de ce grand et sublime ministère dépend, non-seulement de la divinité de notre caractère et de notre mission, mais encore, et peut-être beaucoup plus, de la sainteté de notre vie.

Il est vrai que l'efficacité des sacrements n'est point attachée à la sainteté de celui qui les administre, et que ce n'est point de la sainteté des prédicateurs que dépend le fruit de la parole divine. Mais il est certain que les fidèles n'ont point de confiance dans les ministres sacrés, dont la vie n'est pas en harmonie avec la sainteté du ministère ecclésiastique; qu'ils n'accourent pas auprès d'eux, qu'ils les évitent, au contraire, et qu'ils les fuient. Hélas! disent-ils, dans le secret de leur cœur, comment pourrait-il guérir les autres, celui qui a besoin de médecin et de médecine pour lui-même!

Une main blessée ne peut panser les plaies d'autrui. Ce mauvais prêtre, au lieu de nous délivrer de nos infirmités, ne pourrait-il pas y ajouter les siennes? Et d'ailleurs, disait saint Bernard, le peuple se laisse généralement conduire plus par nos exemples que par nos paroles; il se dirige plus d'après notre conduite que d'après notre doctrine; il prend pour règle plus notre vie que notre foi; et il croit plus à ce qu'il voit en nous, qu'aux enseignements qui partent de notre bouche : *Magis oculis quam auribus credunt.*

Ainsi donc ces prêtres qui ont le caractère du sacerdoce sans en avoir la sainteté, devenus agents du démon, de négociateurs qu'ils devaient être de Jésus-Christ, convertissent en une mission diabolique leur mission divine. Au lieu d'être, dit saint Grégoire, les pasteurs du saint troupeau pour le paître, ils en sont les loups cruels qui le dévorent; au lieu d'être les médecins des âmes pour les rendre à la santé, ils en sont les ennemis, et ils empirent leur état; au lieu d'être les modèles et les guides du peuple pour le sauver, ils en sont la pierre d'achoppement et le scandale pour le perdre : *Causa sunt ruinæ populi sacerdotes mali.*

Et voilà pourquoi, dans les saintes Écritures, ce que Dieu exige avant tout du prêtre, c'est la sainteté : *Sacerdotes sancti erunt Deo suo* (Lev., 21). Par conséquent, comme le fait observer le docteur Angélique, ceux qui ont entrepris d'interpréter les mystères de Dieu remplissent par cela même comme

une dignité royale dans l'ordre spirituel; et comme ils sont supérieurs aux autres par l'élévation de leurs fonctions, ainsi doivent-ils s'élever au-dessus des autres par leur mérite et la pratique des vertus : *Qui divinis mysteriis applicantur, adipiscuntur regiam dignitatem; et perfecti in omni virtute esse debent.* (In 4, Sent. D. 24, c. 3, v. 1.)

Or voici, dans le grand homme dont nous honorons la mémoire, un prêtre fidèle à ce premier devoir de son sublime état, et qui s'est distingué en réunissant et en pratiquant dans leur perfection toutes les vertus évangéliques.

Joseph Graziosi, né à Rome, de parents très-honorables, pauvres des biens de la fortune, mais riches du patrimoine d'une religion solide et sincère, se trouva, dès son enfance, et sans y penser, comme enveloppé d'une atmosphère de foi et de piété. Mais ce qui fait l'éloge de sa vigilance, de sa sensibilité et de sa ferveur, c'est qu'il a conservé intacte cette piété héréditaire, même dans le cours des années, même dans la fréquentation des écoles publiques, même en s'appliquant sérieusement aux études; aussi, encore enfant, alors qu'il était libre des travaux scolastiques, dédaignant les jeux de son âge, il n'avait d'autre récréation, ne goûtait d'autre plaisir que de servir aux autels, de visiter les sanctuaires, de s'exercer aux actes religieux.

Le jeune Graziosi, admirable par son extraordinaire beauté, par sa sagesse, par son application à l'étude, s'attirait encore les regards et l'amour de

tous, par cet esprit de dévotion qui rend l'innocence si chère et si aimable !

Ces mêmes sentiments pieux, il les conserva toute sa vie : ni les attraits séduisants de la littérature, ni les arides recherches de la philosophie, ni les études sévères du dogme, ni les rumeurs de la controverse religieuse, ne purent altérer la simplicité de sa foi, la ferveur de sa dévotion. Accoutumé, quand il n'était encore que simple clerc, à s'approcher plusieurs fois la semaine de la sainte table, jamais il ne négligea, lorsqu'il fut prêtre, même dans ses voyages, de célébrer les saints mystères. Il trouvait dans la récitation du Bréviaire, non du dégoût, mais des charmes, non une tâche pénible, mais un stimulant à sa dévotion; aussi s'acquittait-il de ce devoir avec le plus grand recueillement et avec une vraie et édifiante piété.

Il manifestait son ardente dévotion à la sainte Mère de Dieu en récitant tous les jours le Rosaire; en se préparant, par des pratiques et des prières particulières, au retour de ses principales solennités, et enfin, en renonçant au bénéfice de la chapelle Borghèse dans Sainte-Marie-Majeure, qui lui avait été spontanément conféré, « parce que, dit-il, je ne puis en remplir exactement les devoirs, et je veux que la sainte Vierge soit bien servie ! »

A une foi aussi bien établie, aussi solide, aussi vive dans son essence que simple dans sa manifestation, se joignit une espérance sublime, laquelle,

fixant toujours de plus en plus ses regards sur les richesses célestes, paraissait avoir éteint en lui tout désir des biens terrestres, et les lui faisait regarder d'un œil indifférent et dédaigneux.

Étranger, par cela même, à cet esprit d'insatiable cupidité, insupportable dans le laïque, horrible dans le prêtre, dont l'ardente soif des richesses ne fait que s'irriter tous les jours davantage à mesure qu'il en entasse, Graziosi, loin de s'appliquer, loin de s'avilir à amasser le superflu, ne rechercha pas même le nécessaire. L'autorité dispensatrice des biens ecclésiastiques reçut de lui divers refus, jamais une seule demande. Digne d'obtenir les plus gros bénéfices, d'occuper les plus hautes dignités de l'Église (Dieu le permettant ainsi pour accroître le mérite et faire resplendir la vertu de son serviteur), jusqu'aux dernières années de sa vie il fut toujours dans la gêne et contraint, pour vivre, de s'occuper des laborieuses fonctions de l'enseignement. Devenu lourd par son embonpoint excessif, et plus encore par ses infirmités, il n'en sortait pas moins à des heures peu favorables, et, bravant les intempéries de l'air, il se traînait péniblement, plus d'une fois le jour, de son logis à Saint-Apollinaire, et de Saint-Apollinaire à la Propagande, pour y donner des leçons. Quel sentiment pénible n'éprouvait pas celui qui, connaissant son mérite, voyait cet ecclésiastique, si recommandable par sa vertu et par son savoir, obligé de gagner son pain à la sueur de son front, tandis que tant

de nullités, odieuses et ridicules, élevées à des postes qu'elles sont indignes d'occuper, et dont elles ne savent nullement remplir les fonctions, comblées d'honneurs et de richesses, occupées à ne rien faire, quand elles ne le sont pas à faire le mal, mènent joyeuse vie entre les bouffées enivrantes de l'adulation et les luxurieuses commodités de l'existence !

Mais ce qui excitait, à cause de lui, le dépit contre les autres, ne réveillait en lui que la compassion pour eux. Il ne se plaignit jamais, se montra toujours résigné et toujours tranquille dans sa pauvreté. Privé de ces commodités, de ce confortable dont le manque peut abrégé la vie de l'homme, le professeur, le littérateur parut ne jamais s'en ressentir.

Vivant de privations à la fin de chaque mois, car il n'avait pas toujours de quoi arriver jusqu'au bout, jamais il ne se montra irrité ou inquiet ; et, fort de l'espérance des biens futurs, il supporta, en plaisantant même quelquefois, la privation des biens présents.

A la suite d'un brillant concours soutenu par lui pour le baccalauréat de théologie, ses supérieurs, trouvant trop minime pour son mérite, la pension ordinaire de trente écus par an, voulurent lui donner en échange un bénéfice ecclésiastique qui lui aurait produit le double de sa pension. Ce bénéfice lui fut conféré, mais il n'en retira pas une obole. A ce propos il avait coutume de dire en souriant : « En cherchant à doubler ma pension par le

bénéfice, ils ont fait que je n'ai eu ni bénéfice ni pension ; ils m'ont tant donné, que je n'ai plus rien : telle est réellement ma bonne fortune. Mais qu'importe que nous soyons des heureux d'ici-bas, pourvu que nous soyons de ceux de là-haut? »

Une autre parole prononcée par lui à ce propos, et déposée dans l'oreille de l'amitié, nous découvrira mieux encore la pureté de ses intentions et l'élévation de son cœur.

Il arrive assez souvent que les affections ou les intérêts privés, la qualité des recommandations ou l'étiquette des cours président à la distribution des emplois et à la répartition des faveurs publiques ; en sorte que la noblesse de naissance est préférée à l'excellence du mérite, l'ignorance au savoir, le jeune homme au vieillard, l'étranger au citoyen, l'intrigant à l'honnête homme, le fourbe, l'adulateur, l'ambitieux, à l'homme sincère, discret, modeste. Or, en conséquence de ce désordre, que les passions rendent inévitable et plus ou moins fréquent dans toute société humaine, on voit quelquefois, même à Rome, des prêtres zélés qui soutiennent tout *le poids du jour et de la chaleur* dans l'exercice du ministère ecclésiastique, et qui cependant n'ont point de part aux largesses, aux bénéfices de l'Église, et ne recueillent d'autre récompense de leurs peines et de leurs sacrifices que l'oubli pour le présent et la perspective d'une vieillesse malheureuse pour l'avenir.

Un des fils spirituels de Graziosi, un de ceux qu'a-

vec les soins du plus tendre amour il avait instruit et formé, et dont il avait fait un des plus savants et des plus zélés pasteurs de l'Église, épanchant un jour, dans le sein de son cher maître et père, sa propre douleur sur cette triste condition du clergé romain, Graziosi lui répondit : « Ne sois point surpris de cela : telle est la vertu et la sainteté de notre clergé, qu'il ne peut ni ne doit être récompensé sur la terre, mais dans le ciel. »

Oh ! la grande, la belle parole que celle-là ! En même temps qu'elle nous atteste la profonde estime, le tendre amour que le grand homme nourrissait pour ses vénérables confrères et associés dans le ministère ecclésiastique, elle nous découvre la sensibilité secrète de son cœur, la nature de ses intentions, de ses fins, de ses espérances. Elle nous dit que lui-même ne travaillait que dans la vue du ciel, pour les richesses du ciel, pour la gloire du ciel, et que les récompenses et les honneurs de la terre lui étaient tout à fait étrangères et indifférentes. Elle nous dit que ce prêtre de Dieu, dans son extérieur si franc, si simple, si enjoué, si ingénu, était pourtant un homme profondément intérieur, un noble esprit, un cœur sublime ; que, vide de lui-même et rempli de Dieu, il ne marchait qu'en sa présence, il n'agissait que par l'impulsion de l'esprit de Dieu, il n'était sensible qu'à l'attrait de l'amour divin, il n'aspirait qu'à l'union, à la possession, à la jouissance de Dieu ; que Dieu était l'âme de son zèle, le motif de son désintéres-

sement, le soutien de sa patience, le stimulant de son courage, la raison de sa joie, l'objet unique de ses pensées, de ses désirs, de ses affections, de ses actes, de ses fatigues, de ses sacrifices; que Dieu seul était la règle de sa vie, l'espérance et la consolation de sa mort, son unique aspiration dans le temps et dans l'éternité, et qu'ainsi il pouvait s'appliquer à lui-même et avait continuellement à la bouche les belles paroles du prophète : *Quid mihi est in cælo, et à te quid volui super terram? Deus cordis mei, et pars mea Deus in æternum* (Psalm. 72)!

Que dirai-je de son amour pour Dieu, de sa tendresse pour Jésus-Christ? Avec quel plaisir il développait leurs mystères! avec quels transports il faisait connaître leurs grandeurs! avec quelle onction il signalait leurs bienfaits! avec quelle ardeur il enseignait leurs doctrines! avec quelle passion il aimait leur Église! avec quel zèle il défendait leur religion!

A l'heure unique où, en compagnie d'ecclésiastiques, d'amis ou de disciples, il se délassait en se promenant de ses fatigues non interrompues et de ses occupations sérieuses, rejetant toujours loin de son esprit les frivolités et les pensées mondaines, il donnait pour but à ses paroles la plus grande gloire de la religion, de l'Église, de Jésus-Christ, de Dieu. Dans ses discours, aussi admirables par la charité, la fécondité et l'énergie de la parole, que par l'onction et la dévotion de l'amour, il trouvait une source de délices et de forces nouvelles.

Que dirai-je encore de sa chasteté ! O chasteté, fruit précieux de la grâce de l'Évangile, ornement de la terre, admiration des cieus, complaisance des saints, rivale des anges, délices de Dieu, amour de Jésus-Christ, gloire de l'Église ! O chasteté, vertu qui rend le sacerdoce catholique si cher au peuple, si noble, si sublime, si efficace, si puissant, si respectable, et qui le met d'autant plus au-dessus de tout autre sacerdoce, que l'esprit est au-dessus de la chair, le ciel supérieur à la terre, la grâce à la nature, la perfection au défaut ! O chasteté, qu'un des Pères de l'Église appelait l'ornement, l'honneur et la gloire propre du prêtre : *Castitas proprium ac præcipuum clericorum decus.* (Clem. Alexandr.) Avec quelle vigilance Graziosi n'en observa-t-il pas toujours les règles !

Sans hypocrisie, sans affectation, sans grimaces, sans aucune de ces manières dures et rebutantes, mais avec une vraie modestie et un visage toujours gai, il sut garantir rigoureusement ses sens, et beaucoup plus son cœur, des assauts de la concupiscence et de l'amour profane ; aussi répugna-t-il toujours à écouter les confessions des femmes ; il évitait avec un soin extrême leurs entretiens et leur compagnie. Avec quelque instances qu'il en fût prié, il ne se laissa jamais entraîner à chercher le délassement de ses fatigues dans ces soirées où, disait saint Jérôme, les charmes de la volupté sont si puissants qu'ils risquent de faire triompher la passion même des consciences de diamant et des

cœurs de fer. *Inter tantas illecebras voluptatum etiam ferreas mentes libido dominatur.* Pour ce qui était d'admettre chez lui des femmes, même dévotes, même pieuses, même lorsqu'il était malade, sa conduite, sa circonspection, ses scrupules furent d'accomplir exactement les préceptes que donnait à ce sujet le même saint Jérôme au prêtre Népotianus, dans l'admirable instruction qu'il lui adressait relativement à la vie cléricale, en lui disant entre autres choses : *Hospitiolum tuum aut rarò aut nunquam mulierum pedes terant. Omnes puellas et virgines Christi aut æqualiter ignora, aut æqualiter dilige, nec sub eodem tecto mansites. Memento semper quod Paradisi colonum de possessione sua mulier ejecerit. Scis quosdam convaluisse corpore et animo ægrotare cæpisse. Periculosè tibi ministrat cujus vultum frequenter attendis. Si propter officium clericatus aut vidua à te visitatur aut virgo, solus cum solâ absque arbitro vel teste ne sedeas. Caveto omnes suspiciones.*

Non content néanmoins de ces précautions extérieures, il en prenait encore d'intérieures, pour conserver sa pudeur intacte. Et d'abord il détestait l'abondance des mets qui, selon saint Bonaventure, est l'aliment des vices : *Abundantia ciborum fomenta vitiorum.* Content de son pauvre dîner et de son souper plus pauvre encore, il refusait d'assister aux banquets des gens du monde, alléguant pour raison de son refus, les travaux de son état, mais, en réalité, parce que, comme le

fait observer saint Efrémont, dans les joyeux festins la pureté se conserve difficilement : *Difficile inter epulas servatur cœstitas.*

A la parcimonie de la nourriture, il joignait l'occupation constante de la prière, qui, ainsi que le fait observer saint Grégoire de Nazianze, est un solide rempart, une forte défense de la chasteté : *Pudicitiae præsidium et tutamen oratio.* Le Seigneur a dit, en effet, qu'on ne peut vaincre le démon de l'impudicité que par la prière, l'humiliation et le sacrifice de l'esprit, conjointement avec le jeûne ou la mortification du corps : *Hoc genus in nullo potest exire nisi in oratione et jejuniis* (Marc, 9). C'est pour cela qu'outre la prière qu'il faisait avant et après la célébration du saint sacrifice, souvent, même étant occupé, il interrompait son travail pour prier. Plusieurs fois par jour il se recueillait dans la prière comme dans un sanctuaire où il trouvait tout à la fois sa force, son repos et une nouvelle énergie. En général, suivant le conseil de saint Bernard, il se fit de la prière un devoir, et attendit plus de l'oraison que de l'action, le succès de son ministère : *Orandi officium gerat. In omni re plus fidat orationi quam labori.*

Mais je serais trop long, si je voulais énumérer une à une les éminentes qualités, les vertus sacerdotales qui ornèrent l'âme de Graziosi, et firent de lui ce que doit être le vrai prêtre, c'est-à-dire le type, l'image vivante de toutes les vertus, *sacerdos forma virtutum.* Contraint de les passer sous silence,

je ne saurais cependant m'empêcher de vous entretenir un instant de son amour, de son goût pour la vie simple, obscure, cachée, et de son invincible répugnance à briguer les postes et les dignités.

Loin de fréquenter les riches, de courtiser les grands, lorsque par devoir ou par charité il était obligé d'aller les trouver, il montait toujours leurs degrés, non l'encensoir à la main, mais la vérité sur les lèvres : aussi, la plupart du temps, n'obtint-il auprès d'eux d'autre accueil, d'autre sort que celui que rencontre d'ordinaire l'homme vrai, celui d'être toujours craint, quelquefois raillé, souvent persécuté, entendu à regret et presque jamais récompensé !

Toutefois il est un grand auprès duquel la vérité peut se présenter sans faire acte d'abnégation. Il est un palais sous les voûtes dorées duquel (phénomène bien rare !) la vérité n'est pas obligée de se voiler, de s'abaisser, de rougir, de trembler ; mais où elle peut se montrer à visage découvert dans toute la majesté de sa liberté et de son indépendance, sûre d'y être bien accueillie, d'y être agréable, aimée, et d'y obtenir l'hommage de l'adhésion, de la reconnaissance, du respect qui lui sont dus. Ce palais, c'est le palais du Quirinal ; ce grand, c'est le Souverain-Pontife Pie IX. Oui, l'une des plus admirables perfections de l'âme de Pie IX est son désir sincère de connaître la vérité, son humilité à l'honorer, son empressement à la suivre.

Aussi avec quelle joie, avec quels transports Gra-

ziosi ne vit-il pas miraculeusement élevé au suprême sacerdoce, et placé sur le premier trône du monde, celui qu'il avait eu pour disciple dans l'enseignement de la théologie ! Non parce que l'élévation d'un tel disciple était un sûr présage de l'élévation d'un tel maître. Ah ! les âmes véritablement grandes sont supérieures aux calculs d'un abject égoïsme. Graziosi, dès les premiers instants qu'il eut à son école Mastai, et plus tard dans le cours des longues années durant lesquelles il lui fut toujours attaché par les liens de la plus constante amitié, de la plus intime confiance, du plus tendre amour, avait pu lire dans son esprit et dans son cœur ; excellent appréciateur des hommes comme des choses, il avait mesuré l'étendue de son génie, l'élévation de ses sentiments, l'accord merveilleux et rare de toutes les précieuses qualités qui font le grand selon le monde, avec toutes les vertus qui font le saint selon l'Évangile. Aussi, quand le comte Mastai n'était encore que simple prêtre, Graziosi ne tarda pas à le reconnaître et à le proclamer comme un de ces personnages que la Providence divine destine à de grandes choses ; et, quand ensuite il le vit revêtu de la pourpre ecclésiastique, il dit, dans les termes les plus tendres, à un illustre prélat qui peut en rendre témoignage : « Mastai est un homme d'une vaste intelligence et d'une grande vertu : un jour vous le verrez Pape. » Il se réjouit donc de l'exaltation de Pie IX, par cela seul qu'il voyait en lui une lampe pleine de l'huile de la clémence évangé-

lique et brillant de la vive lumière de la foi divine, un flambeau transporté de dessous le boisseau sur le candélabre du siège de saint Pierre, pour éclairer ceux qui sont dans la véritable maison de Dieu (Matth. , v) ; il s'en réjouit, parce qu'il y vit le principe d'une ère nouvelle pour l'Église, pour l'État, pour le monde, et non dans l'espérance de voir s'améliorer sa propre condition.

Aussi quand Pie IX , à peine parvenu au pontificat, nomma , de son propre mouvement , Graziosi chanoine de l'église mère de toutes les églises, de la basilique patriarcale de Latran , celui-ci, loin de s'applaudir de ce trait de la bienveillance souveraine, en fut contristé, humilié, confus. Il craignait qu'on pût croire qu'il avait aspiré à cet honneur, qu'il avait cherché à le provoquer par son empressement à seconder le Pontife de ses travaux, de ses lumières, de ses conseils, de son zèle, lui qui n'avait désiré que de servir le Souverain , de travailler au bien du peuple, à la gloire de Dieu et à l'avantage de l'Église.

Loin de s'enfler, de s'enorgueillir du poste éminent qu'il occupait auprès du Pontife, loin de changer le moins du monde la simplicité de son extérieur, l'affabilité de ses manières, il parut encore plus accessible, plus modeste, plus facile et plus populaire qu'auparavant. Ah ! c'est que les âmes légères et dépourvues de mérite, quand elles sont parvenues aux honneurs, changent de coutumes et prennent le ton de la fatuité, de la hauteur, de

l'orgueil, afin d'imposer par ce moyen et d'obtenir l'hommage forcé de la crainte, désespérant d'obtenir l'hommage spontané, le seul honorable, de l'estime et de l'amour. Mais l'homme grand par lui-même, sachant bien qu'il ne perd rien à être humble dans un haut rang, modeste dans les dignités, ne change point de sentiments en changeant de fortune, et dédaigne les misérables artifices de cette élévation, qui est fille de la faveur, de la bassesse et de l'intrigue, artifices par lesquels l'homme nul se rend aussi odieux qu'il était d'abord ridicule, et s'attire plus de censures que de louanges, plus de satires que d'applaudissements, plus de mépris que de respect !

Ceci nous suffit pour nous convaincre que Graziosi a été un prêtre vraiment fidèle au premier, au plus important devoir du sacerdoce, c'est-à-dire à l'étude et à la pratique des vertus de l'Évangile. Hâtons-nous donc de voir comment et pourquoi à la perfection de la vie, il unit encore la gloire du savoir.

Rappelons, à ce sujet, que les dix lépreux de l'Évangile, qui se présentèrent à Jésus-Christ en le priant de les guérir, figurent, selon saint Jean Chrysostome et beaucoup d'autres Pères et interprètes, l'universalité des pécheurs qui violent les dix préceptes du Décalogue : *Per decem leprosos intelligitur universitas peccatorum peccantium contra Decalogum* (In Luc.). En envoyant ces lépreux aux prêtres : *Ite, ostendite vos sacerdotibus* (Luc. 17), Jésus-Christ

assujétissait dès lors l'universalité des hommes au jugement des ministres de la véritable Église, et déclarait, dit le même saint Chrysostome, qu'à ces ministres appartient le jugement non-seulement de l'erreur, qui est comme le péché et la maladie de l'intelligence, mais encore du péché, qui est comme l'erreur et la maladie du cœur : *Illorum est verum à falso, mundum ab immundo discernere* (In Luc.). Et saint Jérôme ajoute : *Ostendit sacerdotes oportere cognoscere peccatorum species et varietates* (In Matth.).

Les grandes dignités imposent de grands devoirs. De cette grande prérogative dont nous sommes revêtus, de décider du véritable état des âmes, de la vérité et de l'erreur, de la vertu et du vice, de la malice et de l'espèce du péché, résulte pour nous le grand devoir d'étudier profondément la religion.

Remarquez bien que tous ne peuvent toujours recourir au Souverain-Pontife, et qu'on n'a, la plupart du temps, recours à lui que dans les controverses de doctrines qui se discutent dans l'Église, mais que d'ordinaire on en appelle aux évêques dans les diocèses, aux curés dans les paroisses, aux confesseurs dans les tribunaux de pénitence, aux simples prêtres dans les cas particuliers, pour la solution des doutes qui naissent en matière de dogme, de morale et de discipline. On en appelle à eux avec la confiance que le jugement des ministres de l'Église, unis dans la communion de leur chef

suprême, est vrai, est juste en matière de religion. C'est pourquoi il est écrit : *Labiæ sacerdotis custodiunt scientiam, et legem exquirent ab eo* (Malac. 2).

Remarquez encore que l'infailibilité des jugements est divinement promise au Souverain-Pontife ; dans les autres ministres, elle n'est qu'humainement supposée, en tant qu'ils sont crus instruits dans la religion dont ils sont les docteurs et les maîtres. Voilà pourquoi le Souverain-Pontife, quel que soit le degré de son intelligence et de son savoir, ne peut errer quand il décide, comme Pontife, en matière de doctrine. Mais, quant aux autres prêtres, ils ne peuvent porter un jugement sain qu'autant qu'ils implorent le secours divin par la prière. Cela seul ne suffit pas : il faut de plus qu'ils joignent à la prière le savoir, et qu'ils soient profondément instruits dans la science du sanctuaire. De là, la nécessité absolue, claire, manifeste, d'études solides, sévères, profondes, continuelles, pour les ministres de la véritable Église. Et lorsque de telles études leur manquent, lorsqu'ils n'ont qu'une légère teinture des connaissances ecclésiastiques, qui peut dire combien de préjugés s'accréditent, combien d'erreurs se propagent, combien de vocations se compromettent, combien de consciences se faussent, combien de scrupules se créent, combien de fautes s'autorisent, combien de familles se ruinent, combien d'âmes se perdent par la sottise des décisions ou des conseils de ces prêtres ignorants ! En sorte que, disait saint Laurent Justinien, le

prêtre qui, particulièrement en morale, ne sait pas bien distinguer une lèpre d'une lèpre, ou bien un vice d'un vice, une erreur d'une erreur, tout en ne secourant pas les autres, se perd lui-même : *Sacerdos, si ignorat inter lepram et lepram discernere, et nesciat qualitates criminum, sine profectu pœnitentis, proprio seipsum mucrone interimit.* Or, nous trouvons dans Graziosi un prêtre qui, pour être un dispensateur vraiment fidèle des mystères de Dieu, ne s'est point contenté d'être saint, mais a voulu encore devenir savant. Il a cultivé son esprit et son cœur, les sciences et la piété, le savoir et la vertu, avec le même zèle et le même succès.

Dans ce dessein, il commença dès l'enfance et continua dans sa jeunesse à donner sérieusement aux études tout le temps qu'il ne donnait pas à la charité et à la prière. Aussi, dans tous les exercices littéraires et dans tous les concours, il obtint toujours les premières palmes et les premiers éloges; c'est pour cela encore qu'il fut toujours, par l'élévation de son génie, par le prodige de sa mémoire, par la constance de son zèle non moins que par sa sagesse et par sa conduite exemplaire, le modèle des clercs, l'admiration de ses condisciples, l'orgueil de ses maîtres et la gloire des écoles.

Ce qui excitait particulièrement l'admiration universelle dans Graziosi, c'était son extrême facilité à apprendre et la rapidité extraordinaire de ses progrès en toutes sortes d'études.

Enfant, et n'ayant pas encore atteint sa dixième

année, il se trouva être si avancé dans l'étude du latin, qu'il obtint la première place gratuite d'élève dans le séminaire romain, non par protection, mais par un mérite éprouvé dans un concours public et rigoureux. Il n'avait pas encore passé trois mois dans l'étude de la philosophie, qu'appelé par le sort à soutenir une thèse, il le fit avec une telle force de raisonnement, avec une telle clarté et une telle énergie d'expressions, qu'il excita l'enthousiasme des maîtres et l'envie des étudiants non-seulement de philosophie, mais encore de théologie, lesquels, humiliés, confondus, de voir que le jeune Graziosi commençait sa carrière scientifique avec autant de distinction qu'ils auraient été heureux de terminer la leur, se mirent à le persécuter. Son concours pour le baccalauréat et ses *Actes publics* à l'académie de théologie surprirent tellement les professeurs, qu'ils le nommèrent dès lors *censeur émérite* et le proclamèrent digne d'une autre récompense que celle de la pension accoutumée. Il n'avait pas fini d'apprendre une chose que déjà il était capable de l'enseigner. Il fut suppléant aux chaires, et ensuite professeur de philosophie et de théologie à un âge où tout au plus on peut être élève.

Tel s'était montré Graziosi dès sa jeunesse, tel il fut dans l'âge mûr; il termina sa carrière comme il l'avait commencée. Plus il étudiait, plus il se passionnait pour l'étude; plus il avançait dans la science, plus il en était avide. Sa conversation la plus assidue était celle qu'il avait avec les livres;

sa conversation la plus agréable, celle qu'il avait avec les savants.

En vain l'exhortait-on à avoir plus de soin et d'égards pour sa complexion déjà faible, en modérant son ardeur pour l'étude et en abrégeant la longueur de ses travaux : « Est-ce donc, répondait-il, que je me suis fait prêtre pour réciter mon bréviaire, par politique, par convenance, par intérêts ? N'est-ce pas plutôt pour être utile à l'Église ; et dès lors ne faut-il pas que j'étudie ? » Et il avait bien raison de s'exprimer ainsi ; car, comme la faveur ne donne point le mérite, l'ordination ne donne point la doctrine, le rabat ne donne point les talents, la robe ne donne point le jugement, le camail le savoir, la pourpre l'intelligence.

Faut-il donc s'étonner que Graziosi soit devenu un des plus savants ecclésiastiques de notre âge et un des plus grands ornements du clergé de Rome ?

La science de Graziosi était variée et étendue. Élevé avec soin et avec une tendresse particulière par le célèbre polyglotte D. Ignace de Rossi, il écrivait et parlait le latin avec une parfaite élégance et une admirable facilité. Quant aux autres langues, il possédait encore à un degré éminent le grec et l'hébreu ; il entendait l'arabe, le cophte et le chaldéen ; littérateur, orateur, poète, historien, géographe, il était en même temps philosophe, théologien et controversiste ; c'était une bibliothèque vivante

que chacun pouvait consulter à toute heure et étudier avec profit.

Science solide et profonde ! Je pourrais dire, sans crainte de trahir la vérité, qu'aucune partie des sciences humaines ne lui était inconnue ; et dans chacune il était aussi versé que s'il ne s'était jamais appliqué qu'à elle seule. Ne s'arrêtant point à la superficie, mais descendant jusqu'au fond des choses, s'étant formé par la lecture, non des journaux et des dictionnaires, mais des auteurs classiques dans chaque matière, il connaissait la littérature et les sciences dans leurs principes les plus abstraits, dans leurs relations les plus cachées, dans leurs conséquences les plus larges et les plus lointaines. De là, la justesse et la précision avec laquelle il y découvrait sans cesse de nouveaux points de vue, il en exposait les systèmes, il en confrontait les doctrines, il en jugeait les tendances, il en distinguait les erreurs, il en indiquait les progrès.

Dans l'enseignement de la théologie, il ne cessait de recommander l'étude continuelle, profonde, des Écritures et des Pères, qui en sont les maîtres et les guides. Il ne tarissait point en éloges sur le livre le plus étonnant qu'ait produit le génie de l'homme (car la Bible a été écrite sous la dictée de l'Esprit saint), sur ce livre, qui est le dernier terme que la raison puisse atteindre avant de s'élever à la vision ; sur ce livre, répertoire admirable de tout vrai savoir, et dès lors capable lui seul de former le vrai savant en tout genre de doctrines, je veux

dire la *Somme* du grand saint Thomas, doublement *angélique* et par la pureté de son âme et par l'élévation et la force de son intelligence.

En recommandant avec tant de chaleur aux autres de tels livres, il montrait assez que c'était à ces pures et riches sources qu'il s'était abreuvé, que c'était sur ces grands modèles qu'il s'était formé lui-même. De là encore, cette possession entière et magistrale de la science divine. En l'enseignant dans les deux plus illustres chaires du clergé séculier de Rome, au séminaire romain et dans la Propagande, tantôt il élevait avec lui ses élèves à la plus grande hauteur dans l'étude du dogme et du mystère de Dieu, comme l'aigle transporte ses petits au-dessus des nues et les oblige à regarder le soleil; tantôt il s'abaissait à la portée des esprits les plus faibles, s'accommodait à leur capacité et leur donnait l'intelligence des doctrines les plus difficiles, comme un ruisseau suit doucement la pente du terrain qu'il arrose; tantôt enfin, loin d'éviter les plus grandes difficultés de l'hérésie et de l'incrédulité, ou de les dissimuler et de les affaiblir, il les mettait dans toute leur lumière, les affrontait avec la plus grande sécurité, les combattait avec une facilité surprenante, les broyait, les réduisait au néant, comme un torrent furieux renverse, abat, détruit tout ce qu'il rencontre dans l'impétuosité de sa course. Aussi n'est-il pas surprenant qu'il ait réussi à former dans les sciences divines ces admirables élèves, qui sont la gloire du

clergé de Romè et de l'Église, et au nombre desquels brille l'immortel Pie IX, digne disciple d'un si grand maître.

La science de Graziosi était en outre reconnue et admirée de tous. Hélas! les hommes qu'aucune spécialité n'élève, qu'aucun mérite ne distingue, qu'aucune vertu ne recommande, gisent dans l'oubli; et, quel que soit le degré de leur noblesse, la couleur de leur habit, la hauteur de leur position, l'éclat de leurs richesses, nul ne les demande, nul ne les recherche, nul ne les nomme, nul ne fait attention à eux. Voyez, au contraire, Graziosi, ce n'est qu'un pauvre prêtre, sans titre, sans armoiries, sans dignité. Et cependant cinq pontifes l'ont honoré de leur estime, les plus illustres cardinaux lui ont accordé leur confiance. Dans les assemblées du clergé, on recherchait avec empressement et l'on appréciait au plus haut degré ses suffrages théologiques. Les personnages les plus distingués ont voulu l'avoir auprès d'eux pour profiter de ses conseils et de ses lumières. Tous aspiraient à son amitié ou ambitionnaient sa conversation pour profiter de ses profondes connaissances.

Chez les nations étrangères aussi bien que dans sa patrie, il était connu et estimé comme philosophe, comme théologien et comme homme de lettres. Le célèbre Galluppi disait que personne mieux que Graziosi n'avait compris et combattu le rationalisme allemand. Divers illustres savants de la Germanie, de l'Angleterre, de la France, firent le voyage de

Rome pour le voir. Il n'arrivait aucun étranger de distinction qui ne fût jaloux de le connaître et d'entrer en correspondance avec lui. Telle est, en effet, la magie du vrai mérite et du vrai savoir, qu'il se concilie, qu'il force l'estime, le respect, l'admiration de tous !

Enfin la science de Graziosi était exempte de prétention et d'orgueil. Si Graziosi n'eût été savant qu'à la manière des profanes, qui, vrais *animaux de gloire*, comme les appelle Tertullien, font servir le savoir à gonfler leur vanité, sa science ne mériterait point d'être rappelée dans ce sanctuaire. Mais si je la prends pour sujet de ses louanges en face des autels, c'est parce qu'aux éminentes qualités qui constituent le vrai savant, il joignit surtout l'humilité et la simplicité évangélique, qui rehaussent toutes les autres, puisqu'elles les sanctifient, les ornent, les embellissent et les perfectionnent.

En effet, tout ce que les autres voient et admirent en lui, lui seul ne le voit point. Considéré de tous comme un grand homme dans toutes les branches des connaissances humaines, il n'est qu'un petit, il n'est qu'un pauvre étudiant à ses propres yeux. Et son extérieur modeste, et sa manière de s'exprimer, et les sincères témoignages d'estime et de respect avec lesquels il accueille tous ceux qui ont un mérite ou un nom, démontrent bien quelle humble opinion il a de lui-même, et quelle haute estime il a pour les autres comme supérieurs à lui.

Il ne sépara jamais la *science qui enorgueillit de*

la charité qui édifie. L'étendue de ses connaissances, la profondeur de sa doctrine, les manifestations publiques et privées de louanges qu'il dut à ses talents, loin de lui être une pierre d'achoppement, lui furent un aiguillon, un moyen de plus, pour accorder l'ordre des conceptions libres avec l'ordre des croyances humbles et respectueuses, l'intelligence des savants avec la foi des simples. O qu'il était beau de voir, dans Graziosi, le grand littérateur, le philosophe profond, le maître dans la science de Dieu, celui qui, dans la chaire du professeur, s'élevait à la hauteur du génie, descendre ensuite, dans les églises et dans les cérémonies du soir, aux plus simples pratiques de la religion du peuple, à l'exemple des saint Grégoire de Nazianze, des Didyme, des Augustin, des Anselme, des Albert, des Thomas, des Bonaventure, qui surent si bien allier la simplicité de la croyance à la supériorité du génie ! Qu'il était beau de le voir se montrer d'autant plus savant qu'il était plus pieux, d'autant plus profond raisonneur qu'il était plus humble croyant, et présenter en lui-même le vrai modèle du sage chrétien, qui sait unir ensemble la science et la foi, l'érudition et la ferveur, la doctrine et la piété !

Voilà une légère esquisse de ce que fut Graziosi. Il nous reste à dire quelque chose de ce qu'il fit ; et après l'avoir admiré comme un prêtre fidèle, dans les vertus et les qualités éminentes de l'esprit et du cœur qui le rendirent cher à Dieu : *Suscitavi*

mihî sacerdotem fidelem, qui juxtâ cor meum et animam meam fecit, nous devons l'admirer comme un prêtre fidèle dans les œuvres de Jésus-Christ, qui le rendirent toujours cher et utile aux hommes : *Et ambulavit coram Christo meo cunctis diebus*. C'est le sujet de la seconde partie.



SECONDE PARTIE.

Dans la belle parabole du Samaritain, le Rédempteur de l'homme a dépeint avec les traits les plus touchants, avec les plus vives couleurs, ses tendres sollicitudes pour l'homme. Ah ! sans doute, sa Passion et sa mort, l'huile et le vin de ses sacrements, n'auraient servi de rien à l'humanité, cruellement frappée par l'esprit du mal, s'il l'avait laissée sans appui et livrée à elle-même dans le désert du monde ! Nos misères se seraient accrues, nos plaies se seraient ravivées, aigries, envenimées, faute de soins charitables. Il a donc pris notre humanité sous sa protection, l'a déposée dans l'Église, véritable hôtellerie publique, dit Origène, parce qu'elle est ouverte à toute heure à quiconque veut y entrer pour s'y restaurer et y goûter quelque repos, et qu'elle nous reçoit tous, qu'elle nous accueille tous, qu'elle ne rejette personne, et ne refuse ses secours à aucun.

Le maître de cette hôtellerie est le prêtre, dit le même Origène, c'est le corps des pasteurs c'est

Pierre, avec lequel tous les prêtres ne font qu'une seule et même chose, qui préside à l'Église, et à qui est confiée la dispensation des mystères divins pour le salut des hommes. C'est ce prêtre que le céleste Samaritain a chargé d'avoir soin de la misérable humanité, blessée et languissante : *Curam ipsius habe.* (Luc. 10.)

C'est là une grande et belle parole prononcée par ce Dieu qui crée tout ce qu'il nomme, qui produit tout ce qu'il appelle; cette parole fut comme un décret, un commandement, une institution. Par elle, il fit passer dans son Église son esprit, son cœur, ses sentiments, ses sollicitudes, et les transports de sa généreuse charité pour les hommes.

En effet, depuis qu'elle fut prononcée par le divin Samaritain dans la grande hôtellerie de l'Église, cette parole, aussi puissante qu'elle est affectueuse, s'y est répétée, et va s'y répétant par un écho toujours énergique, toujours actif, toujours fécond. Elle y réveille, elle y maintient toujours vif dans le clergé l'esprit d'amour et de sacrifice; elle le rend toujours prompt à soulager les misères, à panser les blessures de l'humanité.

Or, une nouvelle preuve que cet esprit précieux règne dans le clergé de la véritable Église, une preuve vivante, ce fut le prêtre Graziosi. Cheminant dans la voie des maximes, des doctrines, des exemples de Jésus-Christ : *Ambulavit coram Christo meo cunctis diebus*, il brûlait de zèle pour le salut des âmes, et ne se lassa jamais de travailler, de

vive voix et par ses écrits, par la prédication et par l'enseignement, par les entretiens et par les instructions, par les exhortations et par les conseils, par la prière et par le bon exemple, à combattre, à détruire dans les esprits l'erreur, dans les cœurs le vice, pour y faire régner la vérité catholique et la pure vertu.

Encore n'avait-il pas souvent besoin de prêcher, il lui suffisait de se montrer pour édifier. Son caractère était l'image fidèle du beau portrait que saint Bernard a fait du vrai prêtre ; car, prévoyant dans le conseil, discret dans le commandement, habile à disposer toute chose, soigneux de l'accomplir : *In consilio providus, in jubendo discretus, in disponendo industrius, in agendo strenuus* ; pieux et dévot dans la prospérité, résigné et tranquille dans l'adversité, zélé sans fanatisme, sage sans hypocrisie, franc sans imprudence, compatissant aux maux d'autrui, sans que sa piété dégénéraât jamais en faiblesse : *In zelo sobrius, in silentio discretus, in loquendo modestus, in misericordiâ non remissus* ; n'ayant jamais sur son visage ou dans ses regards, dans ses vêtements ou dans ses manières, rien qui sentit la dissipation, rien qui ressemblât à l'immodestie, il se montrait en tout le modèle, le type de la régularité, de la gravité et de la décence sacerdotales : *In vultu, in habitu, in incessu, nihil impudicum, nihil indecens patiens. In omnibus benè moratus.*

Sa simple conversation et son intimité n'étaient pas moins édifiantes. Dévoré du désir de faire le bien, il

ne tenait, avec tous ceux qui venaient le trouver, ou qu'il allait trouver lui-même, que des discours religieux, moraux dans leur but, quoique, dans leur forme, pleins d'enjouement, assaisonnés du sel de l'esprit, relevés par des plaisanteries innocentes; en sorte qu'on peut dire que quiconque eut l'occasion de s'entretenir avec lui se sentit toujours meilleur au sortir de ces douces conversations.

Obligé quelquefois, par les convenances ou par la charité, d'assister aux repas des laïques, il ne démentit jamais ni la sainteté de son caractère, ni l'activité de son zèle. Avec quel art ne savait-il pas élever les propos les plus frivoles aux sujets les plus graves! Il ne racontait que des faits dont on pût tirer quelques réflexions morales; il répondait volontiers aux questions qui lui étaient faites sur des matières de religion, et en prenait occasion de développer avec une clarté et une grâce admirables les plus importantes doctrines. Telle était la convenance sacerdotale qu'il observait dans toutes ses actions et dans toutes ses paroles, qu'il laissait ses commensaux également satisfaits et édifiés; si bien que des repas auxquels assistait Graziosi on peut dire, en quelque sorte, ce qu'Aïmon disait des festins auxquels assistait le Sauveur, qui en cela fut encore son modèle, comme il devrait l'être de tous les prêtres, c'est-à-dire qu'il y venait moins pour y chercher une nourriture matérielle, que pour servir aux autres la nourriture spirituelle des célestes doctrines. Ses repas avec les laïques

n'avaient pas pour fin de restaurer son propre corps, mais d'opérer le salut des âmes : *Adibat carnalia convivia non ut exterioribus epulis vesceretur, sed ut ipse dapas superni consilii erogaret... Vides cœnas Christi : nempè in utilitatem animarum, non in satietatem corporum convertuntur.* (In Luc., 14.)

Mais le moyen par lequel il opérait le plus grand bien dans les âmes, c'était le sacrement de la Pénitence, que, dans tous les temps et à toutes ses heures disponibles, il ne cessa d'exercer jusque dans sa dernière maladie. Détestant ces rigoureux systèmes de morale qui désespèrent plus de pécheurs qu'ils ne détruisent de péchés ; étranger à cet esprit de dureté qui éloigne, endurecit les pénitents, au lieu de les attirer et de les pénétrer de componction, il s'asseyait au tribunal sacré moins comme un juge sévère que comme un tendre père qui accueille avec bonté le fils que ramène à ses pieds le repentir ; comme un médecin compatissant qui s'afflige et souffre autant des plaies d'autrui que ceux qui en sont les victimes, et qui se met à les panser avec toute l'attention et toute la délicatesse de la charité ; comme un tendre frère enfin qui, semblable à Joseph, sent tout le poids des fautes de ses propres frères ; les excite à les déplorer en les déplorant lui-même, et, loin de leur adresser des reproches, leur témoigne cette pitié, leur inspire cette confiance et ce repentir qui en assurent le pardon.

Faut-il donc s'étonner que les ecclésiastiques et les laïques, les hommes de tout âge, de toute cou-

dition et de tout rang courussent toujours en foule pour se confesser à lui ?

Durant le transport au temple sacré de sa dépouille mortelle, nous avons, de nos propres oreilles, entendu ce dialogue : — « O combien de fois, disait l'un, me suis-je confessé à lui. — Et moi aussi, disait un autre, c'était à lui que je me confessais. » Quand un troisième, les interrompant, s'écria : « Eh ! trouverait-on quelqu'un à Rome qui ne se confessât à lui ? »

Cette affluence, ce concours de pénitents au confessionnal de Graziosi ne manqua pas d'exciter la mauvaise humeur des *rigoristes*, des ineptes et des envieux ; de là le sobriquet injurieux de « Grand *Manicone* ¹ » dans le tribunal de la pénitence. Mais qui pourrait, ô mon Dieu ! révéler les fruits abondants de ses généreuses largesses ? Qui pourrait énumérer les scandales qu'il supprima, les coupables habitudes qu'il détruisit, les intrigues qu'il fit cesser, les restitutions qu'il persuada ? Qui pourrait déterminer le nombre des réconciliations qu'il opéra entre des pères et des fils, des maris et des femmes, des maîtres et des serviteurs, des chefs de fabrique et des ouvriers ? Qui pourrait jamais compter combien il sut attirer d'incrédules à la religion, de tièdes à la ferveur, de laïques à l'état ecclésiastique, de pécheurs vieilliss dans tous les vices à la pureté et à la régularité exemplaire de la vie chrétienne ? D'où lui venait cette puissance ?

¹ *Manche large*, surnom que l'on donne par dérision, en italien, aux gens qui paraissent très-affairés.

De l'esprit de Jésus-Christ dont il était animé; de ce que, toujours sévère, toujours terrible avec les princes des prêtres, avec les pharisiens, avec les docteurs de la loi, avec les grands du monde, et réservant pour eux seuls les plus cruels reproches, les plus dures menaces, les épithètes les plus humiliantes et les plus formidables anathèmes, il ne parlait avec les petits, avec les pauvres, avec les simples, que le langage de l'indulgence, de la compassion, de la miséricorde et de la bonté; de ce que Graziosi comprenait et disait souvent que, dans la jeunesse et parmi le bas peuple, beaucoup d'excès sont l'effet, moins d'une véritable perversité, que de l'ignorance de tous les devoirs et de la privation de tous les secours, tandis que les grands, les riches, les savants, ne peuvent atténuer par ces excuses, les fautes qu'ils ont le malheur de commettre; de ce que Graziosi, s'étant formé à l'école de saint Alphonse Liguori et de saint François de Sales, ramenait aisément par son onction, par sa charité, par sa douceur, les pécheurs les plus endurcis à la componction et au repentir; préparait lui-même ceux qui n'étaient pas suffisamment disposés à l'absolution sacramentelle, et ne renvoyait que très-peu de pécheurs sans la grâce du pardon.

Mais la jeunesse, en particulier, attira constamment toutes les sollicitudes de son zèle. Arracher au mal, former au bien la jeunesse, c'est là le plus grand, le plus signalé service qu'on puisse rendre à l'Église, aux familles, à la société. Aussi tout le temps

que les graves occupations de l'enseignement lui laissaient de libre, il l'employait avec bonheur à cultiver l'esprit et le cœur des jeunes gens, à entendre leurs confessions. Il semblait retrouver une vraie récréation et de véritables délices dans ce qui est d'ordinaire pour les autres le plus lourd, le plus ennuyeux comme le plus humble des ministères.

Mais, si Graziosi était dévoré d'un zèle ardent pour instruire la jeunesse dans les sciences et dans la religion, la jeunesse elle-même ne se pressait pas avec moins de transport autour de lui. Quels avantages ne recueillait-elle pas de cet empressement ! Outre les jeunes gens des congrégations spirituelles et des divers établissements et collèges, où plus d'une fois la semaine il se transportait pour y recevoir les confessions, une grande partie des écoliers de l'Apollinaire et de l'université se confessaient à lui. La réputation de savant dont il jouissait à juste titre lui attirait l'estime de la jeunesse ; celle d'excellent ecclésiastique lui conciliait sa confiance ; celle d'homme charitable lui conciliait son amour. Elle accourait à lui pour lui demander des conseils, pour solliciter la direction de son expérience, pour implorer son appui, non-seulement dans ce qui concernait les études, mais encore, et beaucoup plus, dans ce qui regardait les choses de l'âme, la conduite de la vie, le choix d'un état. Il serait impossible de rappeler combien Graziosi, par le zèle vraiment évangélique qu'il déployait dans l'éducation de la jeunesse, avait donné de vertueux

prêtres à l'Église, d'excellents religieux au cloître, de magistrats probes aux tribunaux et de bons citoyens à toutes les classes de la société ! Un seul mot vous dira plus que tout le reste : il a été salué vivant et pleuré mort comme *l'apôtre de la jeunesse* !

Parmi les hommes faits, il donnait la préférence aux gens du peuple ; parmi les jeunes gens, son zèle courait d'abord aux fils du pauvre. Combien n'était-il pas édifiant de voir, à certains jours de la semaine, le professeur de théologie du séminaire romain, une des plus grandes lumières du clergé, occupé, jusque bien avant dans la nuit, à confesser les enfants pauvres des écoles du soir, ou les apprentis de l'humble mais précieux établissement de *Tata-Giovanni* !

Graziosi ne comptait pas en grand nombre, parmi ses élèves bien-aimés, les grands et les riches, les nobles et les dignitaires ; il exerçait son ministère dans les ténèbres de la nuit, ou dans son logis modeste, ou dans les réunions des pauvres ; il se livrait à son œuvre sans bruit, sans prétention, sans pompe, avec l'empressement le plus naturel, comme à une récréation et sans paraître y attacher la moindre importance ; aussi a-t-il été un missionnaire pacifique, un apôtre ignoré, silencieux, obscur ! Il n'en a été que plus heureux ! Et moins il a recueilli de gloire, plus ont été abondants les fruits de sa mission et de son apostolat !

Mais il y a encore dans le sanctuaire des hommes qui, suivant la parole de saint Jérôme, se sentent

humiliés, confus, chagrins, de voir que d'autres font le bien qu'ils ne font point; qui, pour se délivrer de cette peine, s'efforcent de faire croire qu'il n'y a personne de vraiment bon, parce qu'ils ne le sont pas, et qui décrivent le pieux dessein de quiconque se consacre à la gloire de Dieu et au salut des âmes : *Lacerant sanctum propositum, et pœnæ suæ remedium arbitrantur, si nemo sit sanctus.*

Des hommes de ce genre, en considérant les œuvres du zèle de Graziosi, ne manquaient pas de dire : « Que fait celui-là? Au lieu d'être si assidu au tribunal de la pénitence, et de perdre son temps avec des jeunes gens et des enfants, ne ferait-il pas mieux de se livrer un peu plus à l'étude? Ce n'est pas pour un autre motif qu'il n'est ni curé ni évêque. » Mais, ô mon Dieu ! comme Graziosi entendait autrement les devoirs imposés par le sacerdoce ! Il répondait à ceux qui lui rapportaient ou lui adressaient d'eux-mêmes ces propos : « Il est vrai que, simple prêtre et sans charge d'âmes, je ne suis point par justice obligé au sacré ministère ; mais il ne s'ensuit pas que je n'y sois nullement tenu, au moins par charité. Le Dieu qui a fait à tous un devoir de coopérer, autant que possible, au salut éternel de nos frères, *unicuique mandavit de proximo suo* (Eccli., 17), a beaucoup plus imposé cette obligation à ceux qu'il a décorés de la dignité et comblés des grâces du sacerdoce. Et tantôt il citait ce passage de saint Chrysostome où le saint déclare qu'il ne saurait se persuader qu'un prêtre puisse se sauver s'il ne tra-

vaille d'une manière quelconque au salut des âmes, *Neque id mihi persuasi, salvum fieri quemquam posse qui proximorum saluti nihil laboris impenderit* ; tantôt il rappelait la parole de saint Léon : « Hélas ! peuvent-ils consciencieusement posséder, recueillir les honneurs, le respect, les immunités accordées au sacerdoce, ceux qui n'exercent pas la grande fonction sacerdotale de travailler pour les âmes ? » *Quâ conscientia honorem sacerdoti præstitum sibi vindicant, qui pro animabus non laborant ?*

Ni la multitude de ses occupations scientifiques, ni les incommodités de sa santé mal affermie, ni ses fatigues, qui réclamaient impérieusement du repos, ni l'évident péril que courait sa vie, ne le détournèrent jamais d'accourir, de jour et de nuit, au lit des malades, à la demande non-seulement de ses pénitents, mais encore indistinctement de tous ceux qui le faisaient appeler pour se confesser ou pour être assistés par lui dans leurs derniers moments !

Rappelez-vous l'époque funeste que dix ans à peine séparent de nous, l'époque de cette maladie, aussi mystérieuse dans sa nature que redoutable dans son action, qui, moissonnant tous les jours par milliers nos concitoyens, avait répandu dans Rome la consternation, l'épouvante et l'horreur. Le clergé de Rome se montra alors ce qu'il a toujours été dans de semblables calamités, ce que doit être un clergé par qui, ainsi que le disait déjà de son temps saint Bernard, s'est toujours propagée, répandue dans toute l'Église et dans tout le monde,

la vraie règle de la vie cléricale : *Romanus clerus, ex quo præcipuè in omnem Ecclesiam forma cleri processit*. Parmi le grand nombre des prêtres qui, par esprit de charité chrétienne, exposèrent généreusement alors leur vie pour porter les secours de la religion et assister les pestiférés dans leur mort, se distingua au premier rang Graziosi ; la promptitude avec laquelle il accourut toujours et partout, l'intrépidité avec laquelle il assista jusqu'au dernier soupir les pauvres victimes du choléra, furent imitées, mais non égalées. Et, comme alors les écoles étant fermées, il se trouvait dégagé de tous les devoirs du professorat, il consacrait tous les instants de sa journée et une grande partie de ses nuits à l'exercice de cette grande et sublime charité.

Il est dit dans l'Évangile, au sujet du mystérieux Samaritain, que le même soin qu'il avait pris du voyageur blessé : *curam ipsius egit*, il l'imposa aussi au patron de l'hôtellerie : *curam ipsius habe*. Par là le Seigneur a voulu nous avertir, nous autres prêtres, qui avons sous notre direction l'hôtellerie de l'Église, que nous devons prendre de la misérable humanité tout autant de soin qu'il en prit lui-même.

Or, le soin que Jésus-Christ prit de l'humanité, ce fut non-seulement de sauver les âmes, mais encore d'améliorer la condition des corps ; ce fut non-seulement de pourvoir à la vie future, mais encore à la vie présente. Voilà ce qui fait que notre mission, notre ministère est non-seulement spirituel, mais encore corporel : non-seulement dans l'ordre de

l'éternité, mais encore dans l'ordre du temps. Nous devons être non-seulement des hommes de zèle, mais encore des hommes de charité. Tel précisément fut Graziosi : il mérita que l'on fit de lui cet éloge, qu'il s'était toujours proposé Jésus-Christ pour modèle : *Ambulavit cunctis diebus coram Christo meo.*

La charité de Graziosi s'exerça d'abord en tout ce qui touchait à l'honneur des autres : la réputation du prochain lui fut souvent plus chère que la vie même.

Étranger à ce sentiment d'envie secrète et de basse jalousie, qui fait que quelques-uns se figurent rabaisser leur propre mérite en louant celui d'autrui, loin d'ajouter aux éloges donnés au mérite des autres des réticences ou des exceptions, il les confirmait et s'y complaisait beaucoup plus que s'il se fût agi de célébrer ses propres louanges.

Autant aimait-il à louer, autant il lui était difficile de censurer et de blâmer : on le voyait sensiblement souffrir d'entendre mal parler du prochain. Aussi se hâtait-il d'excuser, d'atténuer les fautes d'autrui, si elles étaient publiques, de les taire, si elles étaient secrètes, et, par une plaisanterie ou une historiette qu'il trouvait toujours à propos, d'interrompre ou de détourner tout discours qui pouvait nuire à la réputation des autres. Poli, aimable, enjoué avec tous, il ne se montrait sérieux et sévère qu'avec les médisants. Par cette gravité, il faisait assez comprendre combien il détestait l'énormité, la malice, le scandale, du crime de ces hommes du sanctuaire, aux yeux desquels il ne

saurait y avoir action si bonne, intention si pure, personnage si sacré, mérite si réel, vie si exempte de reproche, qui trouve grâce et soit épargnée ; et qui, à la stupéfaction et au scandale du siècle, prostituent à d'amères censures, à des critiques impudentes, à des détractations cruelles, une langue qui devrait méditer la sagesse, parler la justice et ne laisser entendre que des discours dictés par la clémence et la charité. *Os justi meditabitur sapientiam, et lingua ejus loquetur judicium* (Psalm. 86). *Lex clementiæ in linguâ ejus.*

A cette charité si industrielle et si délicate pour la réputation de ses frères Graziosi unissait une charité patiente et généreuse envers ses ennemis.

Semblable à la foudre qui épargne la vallée et frappe le plus souvent la cime des montagnes pour la dépouiller des bois touffus qui la couronnent, l'envie, laissant l'homme médiocre dans son obscurité pacifique, s'attaque de préférence à l'homme qu'un mérite solide et incontestable élève au-dessus des autres, et s'efforce de ternir l'éclat de cette auréole de gloire, qui l'offusque d'autant plus qu'elle est plus éclatante et plus méritée. Faut-il donc s'étonner que Graziosi ait été, parmi des âmes viles et ingrates, la proie et la victime de la calomnie et de la médisance !

Il était extrêmement cher au cardinal Cappellari lorsque celui-ci était préfet de la Propagande ; mais, quand le cardinal fut élevé à la chaire de saint Pierre, l'intrigue et la malignité, qui as-

saillent les meilleurs princes, finirent par rendre le bon prêtre odieux ou indifférent au Pape. Et, quelque chose que fissent les amis de Graziosi, ils ne purent de si tôt lui faire retrouver dans le Pontife cette protection bienveillante, cette amitié intime dont le cardinal l'honorait.

Comment ce bon prêtre supporta-t-il cette épreuve aussi cruelle qu'elle était injuste? C'est lui-même qui a pris soin de nous l'apprendre. Quand ses amis lui témoignaient la douleur qu'ils éprouvaient de le voir injustement persécuté, il avait coutume de leur répondre : « Rappelez-vous saint Joseph! » Il nous a clairement révélé, par cette seule parole, que ce n'était ni dans une froide apathie, ni dans l'impassibilité philosophique, qu'il cherchait et trouvait les motifs de sa générosité et de sa patience, mais bien dans les exemples des saints, qui sont l'Évangile de Jésus-Christ en action. *Ambulavit coram Christo meo*. Aussi, tandis que tous souffraient de le voir suspect au Souverain Pontife, lui seul ne paraissait éprouver aucune peine. Sans que sa bouche proférât aucune plainte, sans que son cœur fût accessible au moindre ressentiment, il ne parlait des auteurs de sa disgrâce que pour les louer, il ne se souvenait d'eux que pour leur faire du bien.

Mais ce nuage, par lequel la malveillance tenta d'éclipser aux yeux d'un grand Pontife le mérite de Graziosi, ne dura pas toujours. Grégoire reconnut à la fin que sa justice avait été surprise, sa bonne foi trompée, et, rendant à Graziosi son estime et

son affection, il le créa conseiller de la sacrée congrégation de l'*Index*, examinateur du clergé, membre du collège théologique de l'université romaine, théologien de la Daterie et chanoine de la basilique de Sainte-Marie de Transtevère.

Une autre fois, dépouillé violemment de la petite somme qui était son unique ressource pour vivre dans le mois, par un scélérat qui s'était introduit dans sa chambre sous prétexte de se confesser à lui, il ne pouvait se consoler d'avoir laissé échapper, dans un instant d'effroi, cette exclamation : *Mon Dieu, cet homme m'a assassiné!* Quelques instances que fissent ceux qui accoururent à ce cri pour qu'il déclarât ce qui lui était arrivé, il ne voulut jamais y consentir, encore moins aurait-il porté plainte à l'autorité.

Bien des personnes qui lui devaient leur élévation, un appui ou des secours, ne répondirent à ses bienfaits et à son affection que par l'oubli le plus complet ou l'ingratitude la plus noire. On ne l'entendit jamais s'en plaindre ; jamais il ne parla d'elles avec ressentiment ou mépris. Il semblait qu'il n'eût absolument rien fait pour elles.

De son côté, il n'offensa personne ; pour le mal qu'il reçut, il ne rendit que le bien. Ami de tous, il paraissait n'avoir jamais eu d'ennemis ; et, n'ayant jamais volontairement mécontenté les autres, il paraissait n'avoir jamais été mécontenté par eux.

Vous comprendrez aisément ce qu'une âme si noble et si chrétiennement généreuse envers ses en-

nemis devait être envers ses amis. Saint Paul reprochait entre autres choses aux Gentils, le peu d'affection dont ils l'entouraient : *Gentes sine affectione* (II. Timoth., 3); par là même il insinuait que le vrai chrétien est un homme sensible, aimant, affectueux; et la morale chrétienne, tout en condamnant les amitiés excessives, trop intéressées, trop charnelles et trop humaines, reconnaît et exalte le mérite d'une amitié vertueuse, pure, sincère, spirituelle et divine : *Beatus qui invenit amicum verum* (Eccl., 25). Or, nul homme plus que Graziosi ne fut sensible aux sentiments de l'amitié chrétienne, nul n'en éprouva plus vivement les transports, nul mieux que lui n'en remplit les devoirs. Et qui, en effet, aima plus tendrement ses amis, mit plus de zèle à les défendre, plus d'ardeur à les louer, plus d'empressement à les secourir, plus de soin à les recommander? Dénué de tout, il ne demanda, ne sollicita jamais rien pour lui-même; mais s'agissait-il de personnes qui lui étaient unies par cette amitié qui a la vertu pour base, l'affection pour lien, la science et le génie pour ornement, alors il était tout zèle : il n'épargnait ni démarches, ni soins pour les faire connaître, pour les accréditer, pour les élever. C'étaient là ses frères, ses frères bien-aimés; à défaut de proches parents, il regardait ses amis comme sa propre famille, comme l'objet de toutes ses sollicitudes et de toutes ses affections.

Mais ses plus chers amis, c'étaient les pauvres.

Membre de cet illustre clergé romain qui, à la pureté des mœurs, à la gloire du savoir, joint le sentiment exquis, l'exercice généreux de la charité, il sentait profondément combien il serait monstrueux pour un prêtre chrétien de connaître, d'entendre les misères du pauvre sans s'émouvoir, sans se donner la peine de faire un pas ou de se priver d'une obole. Eh quoi ! tandis que le samaritain, c'est-à-dire le séculier, l'homme, la femme du monde, le jeune homme dissipé, la jeune fille vaine et légère, ne passent presque jamais près d'un pauvre sans jeter dans sa main une pièce de monnaie et sur sa personne un regard de compassion, le grave ecclésiastique, le ministre de la religion et du Dieu de charité continuerait son chemin en détournant ses regards : *Sacerdos, viso illo, præterivit* (Luc. 10), sans lui dire autre chose que ces mots, prononcés d'une voix hypocritement pieuse : *Dieu vous assiste !* Non, quelque grand qu'il soit, cette indifférence n'en est pas moins odieuse. Notre bon prêtre ne comprenait pas ses devoirs ainsi : tout zèle pour le salut des pécheurs, il était aussi toute charité pour le soulagement des pauvres.

Ah ! les fortunes médiocres sont d'ordinaire les plus charitables. Le chrétien pauvre fait plus souvent que le riche l'aumône au pauvre, et, quelque peu qu'il possède, la charité lui fait trouver toujours quelque chose à donner ! Tel fut précisément Graziosi. N'ayant ni bénéfices ecclésiastiques, ni revenus, ni pension ; ne vivant que du rude métier de

l'enseignement, il partageait avec le pauvre le pain qu'il gagnait par son travail et à la sueur de son front. La moitié de son modique traitement était, tous les mois, consacré au secours des malheureux.

Il savait, et souvent il répétait à ses amis, que la générosité chrétienne a déposé dans l'Église, a confié aux mains des prêtres et des lévites ses richesses, non pas afin de transporter dans le sanctuaire la mollesse et le faste du siècle profane ; non pas afin d'y créer de riches oisifs qui vivent dans l'aisance et dans le luxe, bien moins encore pour que ces richesses, consacrées par des voies détournées à l'usage de quelques parents laïques, se convertissent en patrimoines privés et enrichissent une famille ; mais afin de préparer, à l'ombre de l'autel, un asile à la vertu malheureuse ; de pourvoir à l'honorable entretien des ministres sacrés en même temps qu'à la majesté du culte et au soulagement des pauvres. Si donc il arrive que l'homme d'Église fasse servir à lui seul ce qu'il n'a pas reçu pour lui seul, les hommes mondains eux-mêmes, par leurs censures, l'avertissent que c'est là une injustice, et ce jugement du monde sera confirmé un jour au tribunal de Dieu.

Aussi, lorsque tout espoir lui fut enlevé de jouir du petit bénéfice qui lui avait été dévolu pour prix de son brillant concours au doctorat de théologie : « Tant mieux pour moi, dit-il, car je puis dire que je ne jouis d'aucun bénéfice ; et partant je suis dégage de tout scrupule sur l'usage que je devrais

« en faire. » Quand, ensuite, dans les dernières années de sa vie, il fut créé chanoine d'abord de Sainte-Marie de Transtevère, et ensuite de Saint-Jean de Latran, il consacra aux pauvres la plus grande partie de son revenu ecclésiastique, et, n'améliorant en rien sa manière de vivre, il réserva pour lui-même les charges du bénéfice et en garda les avantages pour les autres.

Un prince romain, dont le nom illustre est encore ennobli par un grand fonds de piété et de religion, le fit venir un jour chez lui, et lui annonça qu'en récompense de quelques services extraordinaires, rendus à sa propre famille par le père de Graziosi, il se croyait obligé en conscience de donner au fils une somme de mille écus, payables à raison de cent écus par an. Graziosi éprouva la joie la plus vive en se voyant possesseur de cette fortune inespérée; mais savez-vous pourquoi? « Parce que, dit-il, j'aurai ainsi quelque chose de plus à donner aux « pauvres. » Et, en effet, à l'exception d'une faible partie, qu'il employa à l'achat de quelques livres qui lui étaient indispensables, toute cette pension décennale il la consacra au soulagement de familles indigentes, à des œuvres de charité chrétienne.

Qui pourrait dire à combien de privations il se condamna lui-même pour diminuer celles des autres! Un jour, ayant donné aux pauvres tout ce qu'il possédait, en sorte qu'il ne lui restait même pas de quoi se faire faire un habit, dont il avait un extrême besoin, il dit en souriant au plus intime

de ses amis : « Si le mois ne se hâte de finir, il
 « faudra que je me mette au lit faute de vêtements.
 « Mais patience! souffrons tout pour l'amour des
 « pauvres! »

me son cœur ressentait péniblement la triste condition des malheureux, avec quelle bonté il les accueillait! avec quelle patience il les écoutait! avec quelle tendresse il compatissait à leur état! avec quelle générosité il s'empressait de les secourir! avec quel zèle il travaillait, il mettait tout en œuvre afin de provoquer en leur faveur les secours qu'il ne pouvait leur accorder lui-même! On peut dire que jamais pauvre n'implora sa charité sans être aidé, consolé, secouru!

Honoré de l'estime, de l'intimité, de la confiance du chef suprême, qui, dans son nouveau sujet, ne cessa de reconnaître et d'honorer son vieil ami, son ancien maître, il se tint auprès du souverain comme un bon génie, comme un ange favorable à l'infortune, et ne se prévalut du facile accès, de l'extrême bienveillance qu'il retrouva, qu'il conserva toujours auprès du Pontife, que pour lui faire connaître les besoins et les vœux de son peuple, pour porter à ses pieds les plaintes, les supplications et les larmes du mérite oublié, de la vertu malheureuse, de la justice foulée aux pieds, de l'innocence opprimée! Il écoutait tout le monde, à toutes les heures, accueillait les instances de tous, et, après avoir obtenu des réponses favorables à ses réclamations du grand cœur de Pie IX, que la pau-

vreté n'implore jamais en vain, Graziosi lui-même parcourait les maisons désolées par la misère pour y répandre des consolations et des secours. Quel avocat, quel intercesseur, quel père les pauvres n'ont-ils pas perdu en lui ! Et Pie IX, quel véritable interprète de ses tendres sentiments, quel fidèle ministre de sa bonté n'a-t-il pas perdu lui-même !

O bonté du grand cœur de Pie, dont Graziosi fut le ministre et l'intermédiaire, et qui, formant la véritable force d'un si aimable souverain, a fait de lui les délices des peuples, la joie et l'admiration du monde ! Hélas ! pourquoi tous ne savent-ils pas t'apprécier ? pourquoi tous ne savent-ils pas te comprendre ?

Des hommes, tyrannisés eux-mêmes par l'ignorance, par les préjugés, par les erreurs, par les passions, affectent un langage désolé, feignent une profonde douleur et gémissent sur la triste condition du grand Pie, tyrannisé, disent-ils, par l'esprit de révolution ! Misérables ! méchamment hypocrites ou hypocritement méchants, qui, à travers ce faux zèle pour la liberté et l'indépendance du souverain compromises, suivant vous, par les influences d'un parti, laissez percer l'ardent désir que vous auriez de les voir asservies et devenues le jouet d'un autre ! Non, non, Pie IX n'est dominé, n'est tyrannisé par personne. C'est lui qui fait la loi, il ne la reçoit pas. Il ordonne tout, et ne subit rien. Il écoute tout le monde, mais il décide seul. Pie IX est sans doute en ce moment le plus libre, le plus

indépendant , comme le plus fort et le plus fermement assis sur son trône des souverains de l'Europe.

Je me trompe, il y a une force, il y a une tyrannie qu'il subit : cette tyrannie, cette force, qui est tout à la fois le tourment et le délice du cœur qu'elle asservit, c'est cette force, cette tyrannie, dont on chérit la sujétion, dont on aime les chaînes, dont l'esclavage rend heureux; c'est la force, la tyrannie... de l'amour, de l'amour sincère, constant, généreux que son peuple a pour lui, et qui fait une douce mais irrésistible violence à son cœur, et l'engage, l'oblige, l'entraîne à faire tout ce qu'il faut pour contenter son peuple et lui donner le bonheur. Heureux l'État où le souverain et le peuple, réunis par l'amour, n'échangent entre eux que des paroles d'amour, des sentiments d'amour !

Mais en vertu de la grande parole, par laquelle le Seigneur a ordonné au clergé de son Église de prendre soin de l'humanité souffrante : *Curam ipsius habe* ; ce clergé doit prévenir les maux spirituels et corporels, il doit y remédier, il doit les guérir, non-seulement dans les individus, mais encore dans la société.

Or tous les maux de la société, tous, sans en excepter un seul, les séditions et l'anarchie même, dérivent, comme des conséquences de leurs principes, dérivent rigoureusement du despotisme.

Le despotisme prive les hommes de la liberté du bien, qui est celle de Dieu, et ne leur laisse que la liberté du mal, qui est celle du démon.

Le despotisme est l'absence de toute loi : c'est l'empire absolu de l'homme sur l'homme : c'est l'homme qui se fait Dieu pour dominer l'homme qui s'est fait chose.

Compagne inséparable du despotisme, la barbarie marche avec lui, car la barbarie n'est que le règne de la force sur le droit, de l'arbitraire sur la loi, de la nécessité sur le devoir, du caprice sur la conscience, de l'égoïsme sur la charité.

Avec le despotisme aucun mérite n'est possible, aucune vertu, aucune vérité, aucune religion, hormis celle qu'il plaît au despote d'imposer pour faire de l'esclave un instrument plus docile, une matière plus adaptée à ses instincts brutaux.

A l'ombre du despotisme, avec toutes les misères germent tous les vices, toutes les injustices avec toutes les erreurs ; le despotisme est la dégradation complète de l'homme, de la famille, de l'État, le plus grand fléau de l'humanité.

Aussi les plus grands pontifes, les évêques les plus zélés, les prêtres les plus charitables de la vénérable Église, se sont-ils toujours empressés, par tous les moyens légaux et pacifiques dont ils pouvaient disposer, de combattre le despotisme, en quelque lieu qu'il fût et quelque forme qu'il revêtît. C'est à ce zèle que déploya toujours l'Église pour combattre le despotisme domestique de la paternité dans la famille, le despotisme civil du privilège dans la cité, le despotisme politique de la souveraineté dans l'État, c'est à ce zèle, dis-je, des vrais

prêtres à protéger la légitime indépendance de la personnalité humaine, des époux, des fils, des serviteurs, des ouvriers, du peuple, que la doctrine évangélique doit, en grande partie, d'avoir toujours rencontré l'antipathie, la haine, la persécution des forts, l'estime, l'amour, l'adhésion des faibles, et de s'être solidement établie dans le monde. Car la charité est le moyen le plus efficace de persuader la vérité. Or, travailler à retirer l'homme du joug arbitraire de l'homme pour le mettre sous la protection de la justice et de la foi divine : c'est l'acte de la plus grande charité : c'est la charité élevée à sa plus haute puissance : c'est la charité sociale, qui assure à l'homme, avec la liberté, la dignité de l'homme, et, par suite, le soulagement de toutes les misères, la pratique de toutes les vertus et la profession de la vraie religion.

Le prêtre dont nous rappelons la vie s'est toujours montré pénétré de ces principes et de ces doctrines. Avec quel ton de liberté, avec quel sentiment de conviction, avec quelle énergie d'expression il stigmatisait le zèle pharisaïque de certains ecclésiastiques qui, mus par un excès d'ignorance, ou par la force des préjugés, ou par des intérêts d'ambition, sous prétexte de vouloir faire respecter les actes du pouvoir légitime, en autorisent toutes les injustices et tous les abus, sous prétexte de soutenir l'autorité, adulent le despotisme, sous prétexte de défendre l'ordre, approuvent l'oppression, et par là rendent aujourd'hui plus que jamais inadmis-

sible , méprisable , odieuse , la vraie religion , en la présentant comme la complice et l'alliée de la tyrannie , comme l'instrument et la sanction de toute espèce de servitude !

On conçoit dès lors quels furent les sentiments de Graziosi alors qu'il vit le grand Pie entrer, d'un pas ferme , avec un esprit libre et un cœur généreux , dans la voie large de cette grande politique , qui est la seule aujourd'hui praticable pour l'Église , la seule efficace , la seule sûre. Cette politique , qui consiste à attirer les peuples à la religion par les douceurs de la clémence , par les charmes de la liberté , à prévenir les excès et à sanctifier l'usage de la liberté par le moyen de la religion ! Avec cette politique , le nouvel envoyé de Dieu , Pie IX , a formé de trois millions de sujets une même famille sous un même père ! Avec cette politique , il a désarmé l'incrédulité , qui , vaincue sur le terrain de la discussion , s'attache , pour se soutenir encore , à la force brutale , implore l'aide du despotisme ou de l'anarchie ! Avec cette politique , enfin , Pie IX , ayant fait cesser l'opposition et réconcilié ensemble l'obéissance et le commandement , la liberté et l'ordre , la raison et la foi , le laïque et le prêtre , le monde et l'Église , a procuré au pontificat romain une force qui n'a pas d'exemple , une conquête qui n'a pas de limites , une gloire qui n'a point d'égale dans les adhésions de tous les peuples , qui jettent déjà sur le successeur de Pierre un regard de confiance et d'amour , et se lèvent et s'avancent pour s'unir

ensemble et vivre sous son autorité ! O politique vraiment sage et éclairée ! vraiment chrétienne et ecclésiastique ! vraiment sainte et charitable ! Qui saurait exprimer avec quel empressement Graziosi l'embrassa, avec quels transports il y applaudit, avec quelle ardeur il la soutint, avec quelle force il la défendit, avec quelle activité il la répandit, avec quel zèle il chercha à la persuader !

La justice est la véritable défense des États, l'appui des trônes, la sécurité des princes, la garantie des peuples, le fondement de l'ordre, la vraie charte de l'humanité ; l'on n'a jamais ni lu ni entendu dire qu'une société, politique ou religieuse, ait péri lorsqu'elle était gouvernée par la justice. Par l'injustice, et par elle seulement, les Églises particulières, ainsi que les États, tombent dans le désordre, et se précipitent vers leur dissolution et leur ruine. On a reconnu que toutes les révolutions ont commencé ou se sont accomplies sous des princes faibles : c'est qu'à l'ombre de la faiblesse, l'injustice est plus fréquente et plus audacieuse.

Le devoir du vrai prêtre, du vrai ministre du Dieu juste, est donc d'exalter, de défendre, de soutenir la justice. Nul, peut-être, plus que Graziosi, n'eut à cœur un tel devoir et ne fut plus jaloux de le remplir : en qualité de maître et d'examineur, il donna toujours tort à quiconque avait tort ; ce ne fut qu'au mérite et au mérite seul, partout où il le découvrit, qu'il accorda son suffrage, sa bienveillance et sa protection : de même aussi, en qua-

lité de consultant dans les congrégations, de conseiller et de confident du souverain, au risque même d'irriter de grandes passions et de s'attirer de puissantes antipathies, il embrassa toujours avec un même zèle la cause de la justice et celle de la charité.

Avec quel dédain ne condamnait-il pas cette horrible doctrine, née de tant de délits et de tant de calamités privées et publiques, qui prétend que la personne en charge, que l'autorité ne doit jamais avoir tort ! Comme il s'enflammait de zèle, comme il tonnait à droite et à gauche, alors qu'on lui adressait ces paroles : « Il faut éviter le scandale, étouffer toute plainte, prévenir tout jugement, modifier toute sentence, quand il s'agit d'un prince, d'un prélat, d'un évêque, d'un cardinal ! » Ah ! il savait trop bien que les grands, les ecclésiastiques qui ont le malheur de prévariquer, n'ont d'autre privilège aux yeux de Dieu et de la raison que celui d'être d'autant plus sévèrement punis, qu'à cause même de leur haut rang, leurs fautes sont plus graves et plus inexcusables. Il savait trop bien que le scandale le plus grand, celui qui irrite le plus les peuples, qui ébranle le plus leur foi dans le pouvoir et dans la religion, c'est de voir l'arbitraire, le caprice, le délit impuni à l'ombre de la robe ou de la dignité. Il savait trop bien que rien n'édifie plus un peuple, rien ne rend le devoir plus respectable, rien n'assure mieux l'ordre social, que de voir la justice fermant les yeux pour ne considérer

ni naissance, ni fortune, ni position ; laisser, avec une sévère impartialité, tomber sa hache vengeresse sur quiconque l'a provoquée. Dirigé dans toutes ses démarches par ces principes et par ses idées, Graziosi mérita toujours bien de Dieu et des hommes, du peuple et du souverain, de l'État et de l'Église, de la science et de la religion !

Or, une vie si sainte devant Dieu et si utile au prochain, si pleine de mérites et si glorieuse par ses œuvres, ne pouvait, ne devait finir que par une mort très-précieuse, suivant la promesse divine : *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus.* (Psal. 115.)

En effet, dans sa dernière maladie, assisté jour et nuit par des prêtres et des séculiers, qu'animait pour lui une sorte de piété religieuse, un amour vraiment filial ; réfugié en Dieu, d'esprit et de cœur, Graziosi ne parlait que de lui, des grandes conversions à l'unité catholique qui s'opèrent tous les jours, des magnifiques destinées qui se préparent pour l'Église. Les dernières paroles qu'il prononça avant de mourir eurent pour objet le moderne Tertullien, qui, déjà rival de l'ancien par la force et l'élévation de ses idées, a eu le malheur de le suivre dans sa chute, et de perdre ainsi, en un instant, tout le mérite de ses sacrifices, toute la fécondité de son génie, toute la gloire de son nom ! Et comme on demandait à Graziosi s'il croyait facile une si grande conversion : « Il lui sera facile de se convertir, répondit-il, s'il sait s'humilier. »

O parole ! ô moment sublime ! Ah ! faites, Seigneur, dans votre miséricorde , que cette parole , sortie de la bouche de votre serviteur mourant , soit un augure qui se vérifie, une prophétie qui s'accomplisse ! Ah ! qu'elle revienne enfin au bercail cette brebis égarée ; qu'elle rentre dans l'écrin de l'épouse cette pierre précieuse perdue ; qu'il se jette dans les bras de son père cet enfant prodigue qui l'a abandonné ; qu'il se soumette de nouveau à l'humilité de la foi chrétienne ce philosophe qui en a secoué le joug. Rendez-moi, Seigneur, l'âme de mon ami, de mon frère ; et puisque vous avez été assez bon, assez miséricordieux pour m'accorder, à moi, la grâce de ne point tomber, de même accordez-lui la grâce de se relever, afin que, combattant à mes côtés comme autrefois, sous la même bannière, pour la défense de la vraie religion , pour l'avantage réel de l'humanité, il apprête une nouvelle joie à votre Vicaire sur la terre , une nouvelle consolation à vos fidèles , un nouveau triomphe à votre Église !

Mais revenons aux derniers moments de Graziosi. Oh ! combien, je le répète, combien ils furent pieux et édifiants ! Il ne parlait que de la religion ; il ne voulait entendre parler que de la religion ; il ne cherchait de secours que pour son âme ; il n'avait de sollicitude que pour les indulgences sacrées ; il n'éprouvait de goût que pour la prière.

Aussi avec quels transports de reconnaissance affectueuse , de chrétienne confiance, de tendre dévotion, il reçut, il serra contre son sein et couvrit

de baisers le crucifix que lui envoya son cher et bien-aimé Pic IX, avec l'indulgence plénière *In articulo mortis*.

Il ne s'était jamais fait illusion sur la nature de son mal : dès les premiers instants où il en avait été atteint, il avait demandé lui-même et reçu les derniers sacrements avec les sentiments de la plus grande tendresse, de la plus fervente piété. Ayant vécu dans le monde sans s'y attacher, il l'abandonnait sans le regretter ; ayant passé une vie sans reproche, il la voyait finir sans remords. En proie aux dernières tortures du corps, il ne souffrit, il ne connut en aucune manière celles de l'âme, selon la prophétie : *Et non tanget illos tormentum mortis* (Sap., 3). Jamais il ne se plaignit de ses douleurs ; patient, résigné, doux, tranquille, souriant et préparé comme quelqu'un qui est certain de son salut, quand on lui parlait de la béatitude éternelle, de la compagnie de Jésus-Christ, de Marie et des saints, son visage s'enflammait ; il témoignait tant de joie, qu'on eût dit qu'il était déjà en possession de tous ces biens célestes, et que, comme saint Paul, il commençait dès cette terre à goûter les charmes de l'entretien des anges : *Nostra conversatio in cælis est*. Enfin, ne pouvant plus accompagner que par signes l'invocation des noms si doux de Jésus et de Marie et les prières de l'Église, il s'endormit du sommeil des justes, la sérénité de l'innocence sur le front, le sourire de la grâce sur les lèvres, pour aller rece-

voir la récompense de la fidélité avec laquelle il avait pratiqué les vertus et accompli les œuvres du vrai prêtre de Jésus-Christ.

Il en est des vertus comme des fautes : celles-ci, selon saint Paul, sont souvent ici-bas jugées et punies, celles-là sont aussi reconnues et récompensées quelquefois dès ce bas monde avant de l'être au tribunal de Dieu : *Sunt quædam peccata præcedentia ad iudicium* (I. Tim., 5). Il en fut précisément ainsi de la vertu sacerdotale de Joseph Graziosi : il y en eut rarement une plus agréable à Dieu et plus utile aux hommes ; il y en eut rarement une plus universellement attestée et récompensée par le témoignage et les louanges du monde.

Vous le savez : à peine se répandit dans Rome la triste nouvelle de la grave maladie qui menaçait sa vie, l'effroi s'empara de tous les cœurs, la consternation se peignit sur tous les visages. Dans toutes les compagnies et dans toutes les sociétés, dans tous les ateliers et dans toutes les boutiques, au palais et dans les sacristies, dans les maisons des grands et dans les réunions du peuple, dans les collèges et dans les séminaires, dans les communautés religieuses des hommes et dans les monastères des femmes, la première demande que tous se faisaient l'un à l'autre, durant les jours de cette maladie, était celle-ci : « Comment va Graziosi ? » Et la douleur ou la joie que tous éprouvaient, suivant que la réponse à une telle demande donnait à craindre ou à espérer, dénonçait évidemment combien

cette vie était chère et précieuse à Rome tout entière !

Et, lorsqu'enfin sa mort fut annoncée, ce fut comme une calamité publique, ce fut comme si, dans cet homme seul, tous en général, et chacun en particulier, avaient perdu un père, un frère, un ami : l'affliction fut profonde parini tous, la douleur fut aussi sincère qu'universelle.

Le transport de sa dépouille mortelle, d'abord au temple sacré, puis au sépulcre, fut un véritable triomphe. On n'y vit, il est vrai, ni valets en livrée, ni cochers, ni chevaux vêtus de deuil, ni fastueuse escorte de faux amis, de vils parasites ou de pleureurs à gage, rassemblés plutôt pour satisfaire la vanité des vivants que pour honorer la mémoire des morts. Un modeste cercueil, recouvert des insignes du sacerdoce, du canonicat et du doctorat, et environné de cierges non préparés par la vanité, mais allumés par la dévotion ; une suite sans aucun ornement, sans aucun signe de pompe mondaine, voilà quel fut le cortège funèbre d'un des plus grands hommes de notre temps ! Mais ce modeste cercueil était précédé et suivi de tout ce que la métropole renferme de plus illustre par la science, par le mérite et par la vertu ; l'élite de l'un et de l'autre clergé, de la prélature et du barreau romain, le séminaire et tous les collèges ecclésiastiques de Rome, les étudiants de l'Université et de l'Apollinaire, les élèves des écoles nocturnes et un immense concours de citoyens de toutes les classes,

confondus entre eux et réunis dans l'unité de la même affliction et de la même douleur. Or, le le croirez-vous ? il n'était pas un seul d'entre eux qui n'eût été ou le disciple, ou le pénitent, ou l'ami, ou le compagnon de Graziosi ; pas un seul qui par lui n'eût été soulagé ou défendu ; pas un seul qui ne fût redevable en quelque chose à son savoir, à son zèle, à son amitié, à sa charité. Ainsi donc, c'était le sentiment d'une pieuse reconnaissance qui les avait tous réunis autour de la bière de leur maître, de leur père, de leur bienfaiteur. O funérailles d'autant plus magnifiques qu'elles étaient plus simples ! O suite d'autant plus solennelle qu'elle était plus spontanée ! O pompe funèbre singulière et unique, qui a surpassé toutes les pompes funèbres des grands du monde, parce qu'elle ne dut rien ni à des ordres supérieurs, ni à l'adulation, ni au faste, ni à la richesse, ni à la convenance, ni à la curiosité, mais que les plus purs sentiments, la religion, l'estime, la gratitude, l'amour, environnèrent, pour en former tout l'ornement et toute la gloire !

Puis-je oublier ici la milice citoyenne, cette milice qui, par son intelligence, par son zèle, par sa bonne tenue, excite l'admiration de l'étranger, la complaisance du souverain, l'amour du peuple ! car le peuple et le souverain y trouvent le plus beau titre de leur gloire, la plus solide garantie de leur sécurité : voilà pourquoi le souverain et le peuple l'encouragent, la soutiennent, la regardent avec complaisance, se sentent heureux de la posséder et

lui vouent tant d'enthousiasme et tant d'amour ! Cette chère milice a voulu, elle aussi, rendre des honneurs au vrai prêtre de Dieu, au confident dévoué du souverain, au sincère ami du peuple. Quarante-quatre pelotons de cette milice, glorieuse à tant de titres, représentant la force armée des quatorze quartiers de Rome, vêtus de noir, suivaient le cercueil dans l'attitude la plus grave et la plus religieuse. Oh ! quelles furent alors l'admiration, l'attendrissement, l'amour qui s'emparèrent du cœur du Romain et de l'étranger ! combien de larmes involontaires vinrent baigner tous les visages à la vue de cette troupe de braves sachant allier la précision dans les mouvements de la marche à la dévotion dans le chant des psaumes et des prières, l'attitude martiale au sentiment d'une sincère piété, et montrant (puisse-t-elle le montrer toujours !) quelle parfaite harmonie règne entre la bravoure et l'humilité, la force et la simplicité, la tenue militaire et les pratiques de la religion !

L'oraison funèbre de l'illustre MORT, le peuple l'a faite avant moi, il l'a faite sincère, belle, magnifique, glorieuse, grâce à son bon sens exquis, grâce à son jugement qui, pour l'ordinaire, est celui de Dieu même. Partout où passait le cortège, les acclamations de la foule innombrable qui encombraient les rues étaient unanimes. Il méritait bien les honneurs qu'on lui rend ! c'était un grand homme, c'était un homme charitable, c'était un vrai prêtre, c'était un saint ! Quel malheur ! quelle grande perte

éprouvent le Pape, Rome et l'Église ! Tels étaient les sentiments qui animaient tous les cœurs, telles étaient les paroles qui sortaient de toutes les bouches, et que se répétaient tristement les uns aux autres, les hommes et les femmes, les ecclésiastiques et les séculiers, la classe élevée et le bas peuple !

Oh ! cette unanimité de suffrages, cet accord sans exemple de louanges universelles, d'universels regrets par lesquels Rome tout entière a rendu un hommage solennel et public à Graziosi, n'est-il pas le témoignage le plus éclatant, la preuve la plus incontestable de son solide mérite, de son génie vaste, universel !

O vous qui calomniant le bon peuple de Rome, le dites ennemi de l'autorité, de l'influence, de l'existence du prêtre, qui prétendez même qu'il ne peut en souffrir le nom, reconnaissez qu'il n'y a là rien de vrai. Il serait plus vrai de dire que le prêtre, qui souvent n'a du prêtre que l'habit sans en avoir le caractère, ou le caractère sans en avoir les mœurs ; qui recueille du sacerdoce les avantages sans en supporter les charges, sans en pratiquer les devoirs ; qui se faisant lui-même le centre de tout, attire tout à soi pour l'intérêt et pour la gloire de lui seul ; il serait plus vrai de dire qu'un tel prêtre n'inspire qu'antipathie, dégoût, haine et mépris. Mais qu'il se présente un prêtre comme celui dont nous déplorons la perte, qui réunisse la vertu au savoir, le zèle à la charité, l'amour sincère de la patrie et du prince à l'amour de la religion, et j'as-

sure à ce prêtre le respect, l'estime, l'amour, non-seulement des ecclésiastiques, mais encore des laïques ; non-seulement des fidèles, mais encore de ceux qui ne croient pas. Ah ! que le peuple de Rome, en général, est juste ! Et si parfois il est trop sévère à juger, à stigmatiser, à couvrir de ridicule l'ignorance, la dissipation, l'égoïsme, l'ambition, l'avarice de l'homme du sanctuaire, il est encore plus porté à l'estimer, à lui vouloir du bien, à l'applaudir, à l'honorer, je dirais presque à le caresser, alors qu'il voit en lui l'homme de Dieu, l'homme de l'Église et l'homme du peuple !

Eh bien donc, vénérables prêtres, en honorant aujourd'hui l'âme céleste de Joseph Graziosi, pénétrez-vous toujours de plus en plus des besoins spirituels et des misères temporelles de ce bon peuple confié à vos soins, et que toutes vos sollicitudes soient d'y porter remède : *Curam ipsius habe*. Payez-lui, avec autant d'intelligence que de fidélité, le double tribut de la vérité et de la grâce que vous avez en dépôt dans vos mains, et soyez toujours empressés au service d'un peuple si sage, si docile, si bon, si généreux, si reconnaissant : *Curam ipsius habe*. Ne vous laissez jamais, à l'imitation de celui dont nous déplorons la perte, d'instruire l'ignorant, de reprendre le vicieux, de rechercher le pécheur, de diriger le juste, d'enhardir le timide, de soutenir le faible, d'assister l'infirmes, de secourir le pauvre, de consoler l'affligé, de défendre l'opprimé ; ayez soin de tous, parce que Jésus-Christ vous les a

tous recommandés : *Curam ipsius habe*. Ne vous contentez pas de faire ce qui vous est rigoureusement prescrit par le devoir ; faites plus encore , ne mettez point de bornes à la générosité de votre désintéressement , à l'étendue , aux transports de votre charité , parce que Jésus-Christ payera tout , et qu'un jour viendra où , de son côté , il ne mettra point de bornes à la magnificence de ses récompenses : *Si quid supererogaveris, ego, cum rediero omniam reddam tibi*.

Et vous, peuple fidèle, secondez de si pieux desseins, de si nobles sollicitudes, dont l'honneur revient sans doute à l'Église, mais dont vous recueillez toute l'utilité et tout le fruit. Réunissez-vous de cœur et d'esprit à ces pasteurs, jaloux du salut de vos âmes. Aidez-les de vos prières, de votre docilité, de votre obéissance, de votre respect, de votre amour, afin qu'ils accomplissent, avec moins de difficultés à votre égard, l'œuvre de leur zèle et de leur charité, et qu'ainsi devenus l'objet des complaisances de Dieu, la gloire de l'Église, les délices de Rome, ils obtiennent leur part de cet éloge divin : *Suscitavi mihi sacerdotem fidelem, qui juxtà cor meum fecit, et ambulavit cunctis diebus coram Christo meo*. Ainsi-soit-il.

